

VICTOR HUGO.

« CHOSE VUES »

On se rappelle le succès qu'obtint, lorsqu'il parut, le premier volume de « Choses vues »: ce succès fut aussi grand, sinon plus, que celui qui accueillit les autres œuvres posthumes du grand poète; on n'avait plus rien à apprendre de son génie, on l'admira depuis longtemps, mais on était curieux de connaître la pensée intime de l'écrivain avant que son talent lui eût donné la forme définitive qu'elle devait revêtir devant le lecteur; on voulait la surprendre sans parure, telle qu'elle venait d'écrire, incorrigible même, n'importe comment, mais inédite et vivante, chaude encore de la chaleur du cerveau qu'il enfantait. Rien de plus intéressant d'ailleurs, de plus curieux à parcourir que ces carnets où l'on voit, sous sa main, M. Paul Méryse, à bien voulu nous laisser voir et toucher. Ici c'est un croquis, là une note résumant une scène de la rue, trois lignes d'indication pour une idée à développer, un relevé des menues dépenses au cours de la journée, un numéro de fiacre conservé entre des feuillets, une haute pensée philosophique ou politique, des impressions reçues à la Chambre ou au Sénat, au théâtre ou à l'Académie. Cette variété de documents constitue le grand intérêt de ce dernier volume qui renferme aussi de bien curieuses notes sur la vie de l'écrivain sous Louis-Philippe, sur les personnages du temps, Guizot, Thiers, le prince de Joinville, Lemaître, sur la révolution de Février 1848 et les journées de Juin; on y trouve de tout, jusqu'à des plaisanteries, des bon mots fort amusants, qui qu'en disent ceux qui croiraient faire tort au génie de Victor Hugo en lui reconnaissant la légèreté de l'esprit. En feuilletant le livre, je trouve ce curieux récit fait par Louis-Philippe à Victor Hugo, sur un dîner auquel il se trouvait avec Robespierre. Je n'ai jamais vu, me disait le Roi, qu'une seule fois Robespierre en chambre (dans une chambre, de près, mais je conserve l'expression même du Roi). C'était dans un endroit appelé Mignot, près de Poissy, qui existe encore. Cela appartenait alors à un riche fabricant de drap de Louviers appelé M. Decréteau. C'était en quatre-vingt-onze ou douze. M. Decréteau m'invita un jour à venir dîner à Mignot. J'y allai. L'heure venue, on se mit à table. Il y avait Robespierre et Pétion, mais je n'avais vu Robespierre. C'était bien la figure dont Mirabeau avait fait le portrait d'un mot, un chat qui boit du vinaigre. Il fut très maussade et dessinera à peine les dents, laissant à regret échapper une parole de temps en temps, et fort aigre. Il paraissait contrarié d'être venu, et que je fusse là. Au milieu du dîner, Pétion s'adressa à M. Decréteau s'écriant: « Mon cher archiprêtre, mariez-moi donc ce gaillard-là! » Il montrait Robespierre. Robespierre se exclama: « Qu'est-ce que tu veux dire, Pétion?—Par Dieu, fit Pétion, je veux dire qu'il faut que tu te maries. Je veux te marier. Tu es plein d'acreté, d'hypocrisie et de fiel, d'humeur noire, de bile et d'atrabile. J'ai peur de tout cela pour nous. Il faudrait une femme pour fonder toutes nos amertumes et faire de toi un bonhomme. » Robespierre hochait la tête et voulait faire un sourire, mais ne parvint qu'à faire une grimace. —C'est la seule fois, reprit le Roi, que j'ai vu Robespierre en chambre. Depuis je l'ai retrouvé à la tribune de la Convention. Il était enyeux au suprême degré, parlait lentement, longuement et pesamment, et était plus maussade et plus amer que

jamais. On voyait bien que Pétion ne l'avait pas marié. Suit une curieuse conversation du Roi avec Victor Hugo, à propos de l'importance que les hommes d'Etat doivent accorder aux bruits du dehors. Le Roi me disait jeudi dernier: —M. Guizot a de grandes qualités et d'immenses défauts. (Chose bizarre, M. Guizot m'avait dit précisément la même chose du Roi le mardi d'après, en commençant par les défauts.) M. Guizot a au plus haut degré, et je l'estime profondément, le courage de l'impopulairité: chez ses adversaires: il ne l'a pas parmi ses amis. Il ne sait pas se brouiller momentanément avec ses partisans, ce qui était le grand art de M. Pitt. Dans cette affaire de Taïti, comme dans l'affaire du droit de visite, M. Guizot n'a pas peur de l'opposition, ni de la presse, ni des radicaux, ni des carlistes, ni des dynastiques, ni des cent mille lutteurs de ce cent mille carrefours de France; il a peur de Jacques Lefebvre. —Que dit-il Jacques Lefebvre? Et Jacques Lefebvre a peur du deuxième arrondissement. Que dira le deuxième arrondissement? Le deuxième arrondissement n'aime pas les Anglais, il faut tenir tête aux Anglais; mais il n'aime pas la guerre, il faut céder aux Anglais. Tenir tête en cédant. Arrangez cela. Le deuxième arrondissement gouverne Jacques Lefebvre, Jacques Lefebvre gouverne Guizot; un peu plus le deuxième arrondissement gouvernerait la France. Je dis à Guizot: « Mais que craignez-vous? Ayez donc du courage. Soyez d'un avis. » Ils sont là tous pâles et immobiles et ne répondent pas. Oh! la peur! monsieur Hugo, c'est une étrange chose que la peur du bruit qui se fera dehors: elle prend celui-ci, puis celui-là, puis celui-là, et elle fait le tour de la table. Je ne suis pas ministre, mais si je l'étais, il me semble que je n'aurais pas peur. Je verrais le bien et j'irais devant moi. Et quel plus grand but? la civilisation par la paix. Une jolie anecdote qui courait alors dans les salons politiques et qui paraît une amusante invention du duc d'Orléans: Le duc d'Orléans me contait, il y a quelques années, qu'à l'époque qui suivit immédiatement la révolution de Juillet, le Roi lui fit prendre séance dans son Conseil. Le jeune prince assistait aux délibérations des ministres. Un jour, M. Mérilhou, qui était garde des sceaux, s'endormit pendant que le Roi parlait. Charras, dit le Roi à son fils, réveille monsieur le garde des sceaux. Le duc d'Orléans obéit, il était assis à côté de M. Mérilhou, il le poussa doucement du coude; le ministre dormait profondément; le prince recommença, le ministre dormait toujours. Enfin le prince posa sa main sur le genou de M. Mérilhou qui s'éveilla en sursaut et dit: « Finis donc, Sophie! tu me chahutais! » Bien curieuse conversation que Louis-Philippe eut un jour avec le maréchal Soult: Il y a quelques jours le Roi disait au maréchal Soult (devant moi): « Maréchal, vous souvenez-vous du siège de Cadix?—Pardieu, sire, je le crois bien. J'ai assez péché devant ce maudit Cadix. J'ai inventé la place et j'ai été forcé de m'en aller comme j'étais venu. —Maréchal, pendant que vous étiez devant, j'étais dedans. —Je le sais, sire. —Les cortès et le cabinet anglais m'offraient le commandement de l'armée espagnole. —Je me le rappelle. —L'offre était grave. J'hésitais beaucoup. Forter les armes contre la France! pour ma famille, c'est possible; mais contre mon pays! J'étais fort perplexé. Sur ces entrefaites, vous me êtes demandé par un affidé de votre camp, d'entre la place et votre camp, dans une petite maison située sur la Cortadura. Vous en souvenez-vous, monsieur le maréchal?—Parfaitement, sire; le jour même fut fixé et le rendez-vous pris. —Et j'y vins pas. —C'est vrai. —Savez-vous pourquoi?—Je ne l'ai jamais

vu. —Je vais vous le dire. Comme je me disposais à vous aller trouver, le commandant de l'école anglaise, averti de la chose je ne sais comment, tomba brusquement chez moi et me prévint que j'étais sur le point de tomber dans un piège; que, Cadix étant imprégnable, on désespérait de m'y saisir, mais qu'à la Cortadura je serais arrêté par vous; que l'Empereur voulait faire du duc d'Orléans le second tome du duc d'Enghien, et que vous me feriez immédiatement fusiller. Là, vraiment, j'ai tenu sur la conscience, est-ce que vous vouliez me faire fusiller! Le maréchal est resté un moment silencieux, puis a répondu, avec un autre sourire, non moins inexprimable que le sourire du Roi: « Non, sire, je voulais vous compromettre. » La conversation a changé d'objet. Quelques instants après, le maréchal a pris congé du Roi, et le Roi, en le regardant s'éloigner, a dit en souriant à la personne qui entendait cette conversation: « Compromettez! Compromettez! cela s'appelle aujourd'hui compromettre. En réalité, c'est qu'il m'aurait fait fusiller! » Ainsi que je l'ai dit au commencement de cet article, un des grands attraits du livre, c'est l'indépendance des notes qu'il renferme; à côté d'une belle page bien éloquent, un fait sans importance, le récit d'une aventure burlesque; en feuilletant « Choses vues », je trouve ces quelques lignes qui, pour ceux qui ont pu voir et connaître le grand comédien Frédéric Lemaître, rappelleront l'opposition que présentait avec sa tenue son langage toujours emphatique et son accent déclamatoire. Ceci remonte à 1840. Mlle Atala Beauchamps (celle-là même qui, sous le nom de Louise Beaudoine, a créé la Reine de «Ruy Blas») avait quitté Frédéric Lemaître, le grand et merveilleux comédien. Frédéric l'adorait et fut inconsolable. La mère de Mlle Atala avait fort conseillé sa fille en cette occasion. Frédéric était parfois violent, quoique très amoureux, quoique ou parce que; —et puis, un prince russe se présentait. Bref, Mlle Atala persista dans sa résolution, et ne voulut plus voir Frédéric, quoiqu'il lui eût dit et fait. Frédéric fit d'effroyables menaces, surtout contre la mère. Un matin, on sonna à tour de bras chez Mlle Atala. La mère ouvre et recule effrayée. C'était Frédéric. Il entre, s'assied sur la première chaise venue, et dit à la vieille femme: « Venez pas peur, je ne viens pas vous faire une botte au cou. Je viens pleurer. » Deux répliques entendues à l'Académie, quatre mots qui établissent la juste différence qui existait entre la tenue et le caractère de Thiers et de Guizot: J'étais arrivé de bonne heure, à midi. Je me chauffais, car il fait très froid, la terre est couverte de neige, ce qui déplaît aux abricotiers. M. Guizot, adossé à la cheminée, me disait: « Comme membre de la Commission du prix dramatique, j'ai lu, dans ma seule journée d'hier, six pièces de théâtre: C'est, lui, j'ai répondu, pour vous punir de n'en avoir pas vu jouer une seule pendant dix-huit ans. » En ce moment, M. Thiers s'est approché, et le bonjour s'est échangé entre les deux hommes. Le Roi: M. Thiers. —Bonjour, Guizot. M. Guizot. —Bonjour, monsieur. Parmi les feuilles consacrées au prince de Joinville, je trouve cette anecdote qui donne assez bien idée de l'intérieur de la famille de Louis-Philippe, de ce pauvre et bon roi qui fut traité de Tarquin (1) sur une barricade de 1848: M. le prince de Joinville avait imaginé une «scie» qui exaspérait la Reine. C'était un veiel orgue de Barbarie qu'il s'était procuré. Il arrivait chez la Reine jouant de cet orgue en chantant des chansons enroulées. La Reine commentait par rire. Puis, cela durait un quart d'heure, une demi-heure. «Joinville, finis!» La

chose continuait. «Joinville, va-t'en!» Le prince, chassé par une porte, rentra par l'autre avec son orgue, ses chansons et son enroulement. La Reine finissait par s'enfuir chez le Roi. Mme la duchesse d'Aumale parlait malaisément français; mais, dès qu'elle se mettait à parler italien, l'italien de Naples, elle tressaillait comme le poisson qui retombe dans l'eau, et se mettait à gesticuler avec toute la verve napolitaine. «Mets donc tes mains dans tes poches,» ajouta le duc d'Aumale. Je te ferai attacher. Pourquoi gesticules-tu comme cela? Je ne m'en aperçois pas», disait le prince. Le prince me dit un jour: «C'est vrai, elle a raison. Elle ne s'en aperçoit pas, mais tenez, vous ne le croiriez pas, ma mère, si grave, si froide, si réservée tant qu'elle parle français, si par hasard elle se met à parler napolitaine, se met à gesticuler comme Polichinelle! » Plus loin, ces quelques lignes dans lesquelles Louis-Philippe rapporte comment l'Empereur apprit la capitulation de Paris: L'Empereur marchait sur Paris à la tête de sa garde. Près de Juvisy, à un endroit de la forêt de Fontainebleau où il y a un obélisque (que je ne vois jamais sans un serrement de cœur, me disait le Roi), un courrier qui venait au-devant de Napoléon lui apporta la nouvelle de la capitulation de Paris. Paris était pris. L'ennemi y était entré. L'Empereur devint pâle. Il cacha son visage dans ses deux mains, et resta ainsi un quart d'heure immobile. Puis, sans dire une parole, il tourna la bride de son cheval, et reprit la route de Fontainebleau. Le général Athalin assistait à cette chose-là et l'a contée au roi. Enfin un curieux chapitre qui fait mieux connaître Louis-Philippe et sa famille: L'autre mois, le roi alla à Dreux. C'était l'anniversaire de la mort de M. le duc d'Orléans. Le roi avait «hoïé» ce jour pour mettre en ordre les cercueils des siens dans le caveau de famille. Il se trouvait dans le nombre un cercueil qui contenait tous les ossements des princes de la maison d'Orléans que Mme la duchesse d'Orléans, mère du roi, avait pu recueillir après la Révolution, où ils furent violés et dispersés. Le cercueil, placé dans un caveau séparé, avait été défoncé dans ces derniers temps par la chute d'une pierre. Les débris de la voûte, voûtes et plâtras, s'y étaient mêlés au ossements. Le Roi fit apporter le cercueil devant lui et le fit ouvrir. Il était seul dans le caveau avec le chapelain et deux aides de camp. Un autre cercueil plus grand et plus solide avait été préparé. Le Roi prit lui-même de sa main les ossements de ses aïeux l'un après l'autre dans le cercueil brisé et les rangea avec soin dans le cercueil nouveau. Il ne souffrit pas que personne autre y touchât. De temps en temps il comptait les crânes et disait: «Ceci est Monsieur le duc de Penthièvre; ceci est Monsieur le comte de Beaujolais.» Puis il comptait de son mieux, et comme il pouvait, cette cérémonie dura de neuf heures du matin à sept heures du soir sans que le Roi prit de repos ni de nourriture. A rapprocher de ce fait bien connu et que les journaux du temps de la Restauration ont rapporté: quand le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe) savait que sa famille partait en promenade, il voulait mettre ses enfants lui-même en voiture, ne laissant à personne le soin de les porter; il prenait d'abord le plus petit des bras de la nourrice, la faisant monter la première et la lui remettant avec mille précautions: ce roi si escommuni, ce «tyran qui voulait vendre la France à l'Angleterre» (cela a été écrit), fut l'homme le plus respectueux de ses enfants, comme le père le plus tendre pour ses enfants. J'arrête ici mes citations de «Choses vues», renvoyant le lecteur au curieux et intéressant ouvrage de Victor Hugo.

N'a jamais entendu chanter sa femme.

Croira-t-on que M. le baron de Cederstroem qui a épousé en justes noces Mme Adalina Patti n'a jamais entendu chanter sa femme? C'est un grand journal anglais qui nous apporte ce petit détail intime. Et l'on sait que les grands journaux anglais sont les plus sérieux du monde. L'ignorance de M. de Cederstroem fait assurément de son mariage quelque chose de bien original. Imaginons-on un oiseau n'ayant aucune idée du ramage du rossignol! Peut-on se représenter un jardinier qui n'aurait jamais songé à respirer le parfum de la rose qu'il cultive avec amour! En vérité, dans la cohorte des hommes obscurs ayant épousé une femme célèbre, M. de Cederstroem paraît une exception très intéressante. Aussi n'a-t-on pas vu sans dépit la seconde partie de l'écho du journal londonien. «Pour faire plaisir à son mari, Mme Adalina Patti donnera prochainement un concert au profit de la Traviata» ou s'il interprétera en personne le rôle de Violetta. O déception! Voici que les choses se gâtent: M. de Cederstroem n'est plus original du tout. Mais ce qui suit l'est bien moins encore: «La représentation, lisons-nous, sera privée.» Privée? Alors pourquoi l'annoncer si longtemps à l'avance dans les feuilles publiques! N'y aurait-il pas, en définitive, une intention cachée dans la nouvelle lancée avec tant d'éclat par le journal anglais! Oui, c'est bien cela. A la réflexion elle apparaît clairement. Ou nous nous trompons fort, ou la «représentation privée de château de Craig-y-nos ne va pas tarder à devenir publique! Réclame, Réclame! Tu es le serpent maudit qui se glisse partout dans l'herbe contemporelle et qui nous gâte les plus belles fleurs.



GARRETT AUGUSTUS HOBART.

LES FUNERAILLES DU VICE-PRESIDENT HOBART.

Paterson, New Jersey, 25 novembre.—La dépouille mortelle du vice-président Hobart a été déposée aujourd'hui dans un caveau provisoire au cimetière de Cedar Lawn, près de Paterson. Un court service funèbre a été célébré à la dernière résidence du défunt, le révérend Dr Magie officiant. Les membres de son cabinet, environ soixante sénateurs et de nombreux congressionnels arrivés par trains spéciaux ont assisté à ce service. Le corps a été ensuite enfermé dans un cercueil en chêne garni d'argent, qui disparaissait sous les fleurs. Le cortège s'est rendu à l'église du Rédempteur, à deux îlets de Carroll Hall. Une foule immense était assemblée dans le voisinage du temple. Le cercueil a été porté par huit hommes de la police du Capitole sous le commandement de A. P. Garden. L'église était magnifiquement décorée de fleurs. Le président McKinley s'est assis sur le premier banc, à la droite de l'allée centrale, avec le secrétaire d'Etat et le secrétaire du trésor. Sur le banc de gauche se sont placés Mme Hobart et son fils Garrett Hobart. Immédiatement derrière se trouvaient M. David Hobart et sa famille. Derrière le Président ont pris place M. Ethu Root, secrétaire de la guerre, John D. Long, secrétaire de la marine, et E. A. Hitchcock, secrétaire de l'intérieur. Le banc de la famille Hobart, le neuvième à droite, était rempli de fleurs. Les services à l'église ont duré une heure sous la conduite du révérend Dr Magie. Il y eut accompagnement par un prélude d'orgue et la lecture de passages de l'Ecriture par le révérend Charles P. Shaw, pasteur de la Seconde église presbytérienne de Paterson. Puis le Club Orpheus a chanté l'hymne «Plus près de Toi, mon Dieu!» Le révérend Dr Magie a prononcé un sermon et a offert une prière, qu'a suivie le chant de l'antienne «Weary Hands» par le Club Orpheus. La bénédiction a été donnée par le révérend Dr Magie. Désastreux ouragan sur la côte du Texas.

doux... le même que les gens de Bresles. Vous le saviez donc? fit la Borgne avec étonnement. —Oui, mais depuis quelques jours seulement, car, j'ai appris beaucoup de choses. —Ah!... —Alors, vous connaissez aussi que je veux dire... qui serait votre fils... à ce que j'ai entendu depuis que j'étais là-haut, à la ferme. —On, un ingénieur, n'est-ce pas? —C'est ça un grand blond... qu'a sauvé Madeleine Dallois... un jour d'incendie, chez le fermier. —C'est bien de lui que je veux parler, répliqua M. Jacques, dont les dents momentanément émis, disparaissaient un à un. —Bon, mais ce que vous ne savez pas... c'est pourquoi... je meurs assassinée! —Non. —Pourtant, ça se rapporte à c'était l'histoire... et p'être bon que ça vous touche de près. —Dites! —Ben, c'est parce que j'ai pas voulu... faire croire... à une grande dame... une comtesse... qu'habitait là-bas... dans le château du Roc... quand un autre homme était son fils. —Un autre homme... son fils répéta M. Jacques dont l'étonnement croissait, en même temps qu'une anxieuse nouvelle

veuhait l'assailir. Il ne pouvait comprendre, en effet, ce que voulait dire la Borgne, puisqu'il ignorait absolument le complot ignoble ourdi par Dufresne et M. Jacques. Mais il présentait quelque intrigue ténébreuse, dont Mme de Presles avait été peut-être la victime. —On, continua la servante, dont la voix s'affaiblissait par degrés, et devenait plus haletante, oui... un autre homme... Parce que, voyez-vous... cette dame-là, aussi, elle a perdu son enfant... y a vingt ans... tout comme vous. Et des fois... j'ai pensé qu'elle pouvait bien être votre femme. Alors, c'étaient deux misérables... Dufresne, un homme d'affaires... un voleur! —Dufresne! murmura M. Jacques, oui, l'homme de la rue de l'Arbre-Sec? —Oui... et puis Monsieur du Surin, un autre bandit... j'étais de l'affaire... mais seulement au début... Le plus jeune avait été amené au château... par l'autre, et il avait fait croire à Mme la comtesse... que c'était son vrai fils... qu'il l'avait retrouvé... par hasard. Ils voulaient tous les deux... prendre la fortune de la comtesse... on bien lui demander beaucoup d'argent... se faire reconnaître, enfin.

J'avais prévu... comme preuve... l'engagement que vous aviez donné à Juliet autrefois. —Ainsi, Mme de Presles a subi toutes ces vilenies! dit M. Jacques en baissant la tête d'un air accablé. —Oui... mais la bonne dame se méfiait toujours... elle voulait d'autres preuves. Du Surin ne lui revenait pas. Alors Dufresne lui avait promis... moyennant une grosse somme... que je viendrais la voir... je devais lui dire que du Surin était bien l'enfant emporté autrefois par Juliet... et confié par moi... à une autre femme. —Alors? —J'ai refusé. Et les misérables se sont jetés sur moi... m'ont baïllonné... après, ils m'ont portée sur la voie... et le train m'a écrasée... j'aurais dû mourir sur le coup! C'est eux... mes deux assassins... retenez bien ça... et panisez-les... ça me vengera... et ça débarrassera la terre de deux crapules! —Mais comment retrouver ces hommes, maintenant? —Au château... peut-être? Si personne ne les a vus... on ne sait pas ce qu'est eux... Et puis... avertissez la comtesse... pour quelle se méfie... on attendant que vous les fassiez arrêter. Allez... vous ferez une bon-

ne action... c'est deux crapules... que je vous dis!... La Borgne prononça ces derniers mots avec une sorte de haine farouche. —Avez-vous autre chose à me dire? demanda M. Jacques attéré par ces révélations terribles. Il songeait au danger qu'avait couru, que courait peut-être encore Mme de Presles, sa chère Reine! Il pensait ainsi que, comme se l'imaginait la Borgne, les misérables assassins se croieraient s'être vengés, se trouvaient encore au château du Roc. —J'ai plus qu'une chose à vous donner... et puis une autre à vous demander? Appelez là sœur! M. Jacques, dominé par l'étrangeté de la situation, fit un signe à l'infirmière qui se tenait assise, tout près de là, prête à accourir au premier appel de la blessée. —Ma sœur, demanda la Borgne, très doucement, où sont mes effets? —Vous les voulez? —A continuer.

Feuilleton DE L'Abeyille de la N. O. No 50. Commencé dimanche 27 novembre. MARIE LA MODISTE Par Pierre Lotin et A. de Treil TROISIÈME PARTIE. JUSTICE. IX. CONFRONTATION. Suite. —Mais oui, reprit le premier interlocuteur, le bruit courait même au Palais, ces jours-ci,

que l'instruction de cette vieille affaire allait être rouverte... Il y eut un mouvement d'étonnement de la part des confrères du reporter si bien informé. Et le rédacteur du grand journal du soir interrogea: —Que pensez-vous de cela? La réponse se faisait attendre, un nouvel arrivant, fait diversier, très actif, s'écria: —Vous ne savez pas tout. —Il y a autre chose?... —Parlez. —Minute, et mon journal! je dois lui conserver la primauté. —Il va paraître tout à l'heure ton journal! nous ne paraissions que demain. —C'est juste, je voulais vous faire un peu languir. Eh bien! la victime du duel d'Anteuil, ce Duvergier, baron de Stolberg, a été le témoin le plus important de l'affaire du boulevard Haussmann. Il a même failli y être impliqué comme accusé. —Pas possible! interrompit l'un des auditeurs! —Certainement, mon cher. Et prenant un air important, le journaliste qui possédait décidément bien son sujet ajouta: —Mon avis est qu'on a désigné M. de Marvillac comme juge chargé de l'instruction du duel d'Anteuil parce que... ça se rattache à l'assassinat de Roger-Mornay. —Tu crois! —Mais absolument. Il y eut

BROWN'S BROWN'S BROWN'S

STOP SMOKING!